

Deuxième partie

Chapitre six

Le jeudi 21 septembre 1944, depuis sept heures du matin, nous marchions sur la route nationale N°6 dont une partie relie Chalon-sur-Saône à Lyon.

Dans le sac que nous tenions à la main, il y avait simplement une paire de chaussettes, un pull et une chemise de rechange. A quoi bon avoir plus de vêtements ? L'armée française s'en chargerait.

Un camion militaire s'arrêta pour nous prendre à son bord. Dans le camion américain il y avait plusieurs soldats marocains dont trois parlaient correctement le français. La conversation fut brève car je n'avais pas envie de parler. Pedro échangea quelques mots avec eux pour se renseigner sur la vie de soldat dans l'armée de libération. Tout était inconnu pour nous !

- Mangez-vous bien, demanda Pedro ?

- Des rations américaines en permanence, répondit celui qui paraissait le plus jeune. Ils, les Américains, mettent du sucre partout et de la sauce tomate en pagaille, on voudrait bien changer un peu...

- On verra.

La conversation s'arrêta là.

Avions-nous raison de partir loin de nos familles... ?

Les mois passés dans les maquis avaient laissé des traces trop profondes pour qu'elles s'effacent en quelques jours. Trop d'horreurs avaient blessé mon cœur. Je n'avais plus de repères et je supportais de plus en plus mal la disparition de Manuela.

Mais l'engagement que nous allions prendre n'allait-il pas encore augmenter mon mal de vivre... ?

Le camion arrivait à Mâcon. Je connaissais bien cette ville et sa région. Le dimanche après-midi, quand j'étais étudiant, nous parcourions à pied toutes les petites routes communales autour de Mâcon. J'adorais ces vallons, ces collines couvertes de vignes... Milly-Lamartine... Solutré... La Roche Vineuse...

Pedro accepta, à ma demande, de passer une journée dans la ville. Je revis mon école où j'avais passé deux ans sous l'égide du maréchal Pétain. Tout était fermé.

L'institution du Sacré Cœur où nous prenions nos repas était également fermée. En montant la rue Rambuteau je me souvins qu'un jour mon copain de Grenoble m'avait dit :

"Ils viennent de déclarer la guerre à la Russie !"

Tout en marchant je regardai mon petit agenda. Nous étions le 22 juin 1941 et les troupes allemandes venaient d'attaquer l'Union Soviétique !

Le soir tombait, nous trouvâmes un petit restaurant dans lequel, grâce à nos tickets, nous fîmes un repas convenable. Ensuite, dans un hôtel de la rue de la Barre, nous fûmes accueillis pour la nuit. Tout ça c'était bien et je repris espoir dans notre démarche patriotique.

Le lendemain vendredi 22 septembre 1944, nous continuâmes notre marche sur Lyon, toujours avec le même mode de transport.

En passant sur la nationale N°6 j'aperçus, au loin, la roche de Solutré, puis les ailes du moulin à vent. Là, dans une de ces vignes j'avais connu mon premier frisson d'amour. Marie s'était donnée à moi un soir sur l'herbe tendre et sous le ciel de Bourgogne. On s'était juré de s'aimer toujours, comme des grands, comme si la vie allait s'arrêter en quelques minutes et que l'avenir allait s'effacer subitement dans un tourbillon de volupté. J'avais seize ans et elle en avait dix huit... !

Quatre ans plus tard mon jugement était différent, j'allais être papa, un enfant de moi allait naître à la vie et il s'appellerait "Paul-Emmanuel" comme Manuela et moi !

Mais on approchait de Lyon. Nous avons dépassé Limonest. La route était encombrée de camions et de véhicules militaires américains. Le chauffeur s'arrêta à côté du parc de la Tête d'Or.

Un drapeau français flottait au vent sur le portail d'entrée du lycée du parc. Sur une pancarte accolée au mur on pouvait lire :

"Première Division Française Libre.

Bataillon de marche N° 24.

Première compagnie d'accompagnement".

Nous entrâmes, un sergent assis sur un tabouret inscrivit sur un registre nos deux noms ainsi que nos adresses et notre grade militaire. Je spécifiai que j'étais sergent-chef dans la résistance et que Pedro avait été nommé caporal-chef.

- Avez-vous des papiers demanda le sergent ?

- Non, mais ils devraient vous être transmis d'ici peu.

- En attendant je ne peux vous prendre que comme deuxième classe, mais je le note. Avez-vous déjà combattu ?

- Oui, nous avons été dans un maquis pendant huit mois et nous savons combattre l'ennemi. Je répondais pour Pedro et moi.

Le sergent alluma une cigarette américaine. La fumée odorante du tabac blond me donna subitement envie de fumer, le sergent avait compris et il nous tendit le paquet de cigarettes :

"Vous fumez, dit-il d'un ton détaché ?"

Pedro refusa. J'acceptai en pensant que ça pourrait peut-être m'aider à retrouver le moral...

"Je veux bien, merci !"

Il me donna le paquet de Camel :

"Gardez-le, vous en toucherez dès demain."

L'interrogation continua :

- Vous m'avez dit que vous étiez sergent-chef et votre copain caporal-chef dans

la résistance.

- Oui, mais nous n'avons aucune attestation. Je pense que le conseil national de la résistance vous les fera parvenir d'ici peu.

- Pour l'instant je suis obligé de vous inscrire comme soldats de 2^{ème} classe. Dès que nous aurons les certificats officiels le capitaine fera le nécessaire auprès du service administratif de la division. On va vous donner vos vêtements militaires. L'adjudant d'ordonnance s'occupera de vous.

Nous reçûmes donc notre uniforme : habit kaki, guêtres lacées montantes en toile rigide, cravate beige et bonnet de police bleu foncé portant l'ancre de marine des marsouins, vestige de l'ancienne infanterie de marine. Nous ressemblions plus ou moins à des soldats américains. Le casque anglais, à bords ronds et plats avait été conservé par cette unité en souvenir du premier uniforme anglais lors de la bataille de Djibouti.

On testa Pedro au tir à la mitrailleuse et au fusil :

"Très bien, dit l'adjudant vous serez affecté à la section de mitrailleuses."

Vint mon tour : je n'avais jamais tiré avec une mitrailleuse et le résultat fut un désastre :

"Vous irez à la section des mortiers de 81mm, avec le lieutenant Voindrot."

Ce test avait confirmé mes doutes : je n'avais jamais été très doué dans ce genre d'exercice, sauf qu'avec une mitrailleuse on arrose n'importe quoi, dans tous les sens. Je me souviens que mon père, qui allait à la chasse, mais qui ne rapportait jamais rien, m'avait dit un jour :

"Tu veux essayer le fusil ? Vise l'arbre en face dans le jardin."

Le malheureux poirier ne reçut aucun plomb. Il continua à vivre son existence tranquille de producteur de fruits délicieux. C'était beaucoup mieux ainsi.

Je fus donc affecté à la section des mortiers dans la première compagnie d'accompagnement du bataillon de marche N° 24 de la Première Division Française Libre, général Brosset.

Un soir avant le repas, je dirais plutôt "avant la bouffe", on se promenait, Pedro et moi dans la cour intérieure du lycée quand mon attention fut attirée par un mur, au fond du préau et qui comportait de nombreuses taches de sang. Intrigué je demandai des explications à l'adjudant. Celui-ci commença par me dire qu'il n'en savait rien, mais finalement sa langue se délia :

- Quelques jours après notre arrivée, ici, au lycée, nous avons vu un groupe de prisonniers allemands conduit mitrailleuse au poing par des résistants. Celui qui avait l'air d'être le chef dit d'un ton bref et tranchant :

"Alignez-les contre le mur !" Ce fut une véritable boucherie ! Nous ne pouvions intervenir... Les maquisards repartirent en nous disant :

- Ce sont des salauds, ils ont tué plusieurs de nos copains après les avoir fait prisonniers !

Je n'obtins jamais d'autres explications...

En France les exécutions se multipliaient, quelquefois avec des raisons profondes, mais aussi souvent pour assouvir des ressentiments personnels dont les jugements relevaient de la justice.

La nourriture variait peu : un jour des patates, le lendemain des pommes de terre. L'armée française faisait des économies... Les rations américaines coûtaient cher ! Je m'étais mis à fumer. Nous touchions un paquet de cigarettes américaines par jour, soit des Camel, soit des Raleigh ou des Chertessfield.

Le dimanche 1^{er} octobre 1944 notre division partit de Lyon pour aller combattre les Allemands sur le front de l'Est de la France.

Grand branle-bas au BM24. Nous étions engouffrés dans des camions militaires et le voyage me parut long. Nous étions partis de Lyon à quatre heures du matin et quand nous arrivâmes dans la Haute-Saône il faisait presque nuit. Le Dodge dans lequel j'étais monté avait des soubresauts et sans l'aide de celui qui nous suivait, en tamponnant notre véhicule par l'arrière, nous ne serions jamais arrivés le soir sur le champ de bataille.

Pedro n'était pas dans le même véhicule que le mien. C'était la première fois que nous étions séparés. Je fis un peu connaissance avec mes compagnons de guerre. Ils venaient tous d'Afrique du Nord ou du Sénégal. La campagne d'Italie les avait marqués et c'était à qui raconterait des exploits vécus, ou inventés.

"Fornicolas, un Algérien, s'était trouvé isolé dans une maison au cours d'une attaque de l'ennemi en Italie. Les Allemands entouraient la maison d'habitation, Fornicolas allait être fait prisonnier quand il eut la présence d'esprit de se cacher sous une table. Ce réflexe lui préserva la liberté et peut-être la vie... "

Et tous riaient à gorge déployée, mais je sentais bien que, derrière ces rires accentués, une angoisse les oppressait tous. On allait faire face au boche, à l'Allemand chevronné, aguerri par d'innombrables batailles sur tous les fronts européens.

Les soldats allemands s'accrochaient désespérément en défendant, pied à pied le terrain qu'ils avaient conquis sans difficulté en 1940. On approchait de leur patrie. Le haut commandement allemand avait réussi à regrouper une grande partie de l'armée qui combattait les alliés depuis le débarquement de Provence.

Ce matin du lundi 2 octobre 1944 le temps était brumeux et humide à souhait. Je n'avais pas revu Pedro depuis notre départ de Lyon. Sa section devait sans doute être engagée sur un autre lieu.

Nous étions maintenant face à l'ennemi, nous nous dirigeons en direction de Ronchamp. La petite ville de Lure avait été libérée la veille par un bataillon de notre division.

Nous approchions de la zone combattante, nous entendions le roulement sourd des canons et les sifflements des balles de mitrailleuses.

La bataille faisait rage dans les forêts de sapins et sur les monts qui dominaient la route nationale N° 19, à quelques kilomètres de Ronchamp.

Nous arrivâmes sur le haut d'une colline qui surplombait le petit village de "la Côte". Le lieutenant donna l'ordre de mettre les batteries en place.

En quelques minutes la plaque de base fut calée au sol, le trépied arrimé au canon, les deux jalons positionnés en direction de l'ennemi. Le lieutenant calcula la hausse de tir, ainsi que le nombre de relais de poudre à fixer dans les ailettes des obus et nous attendîmes l'ordre d'ouvrir le feu.

Le ravitaillement n'avait pas suivi. Depuis le matin nous n'avions pratiquement rien mangé, à part quelques biscuits salés. La faim commençait à nous tenailler l'estomac. Nos batteries étaient installées à côté d'un petit champ de pommes de terre.

Cuites sous la cendre, ces chères patates nous redonnèrent un peu de tonus.

A cinquante mètres de nous, un obus allemand venait de tomber sur une maison, heureusement abandonnée.

"Faites vos trous de protection, ordonna le lieutenant !"

Une autre rafale d'obus nous entoura sans faire de victimes. La situation devenait sérieuse. L'ennemi avait certainement repéré nos batteries !

Qu'est-ce qu'on attend pour tirer ? pensai-je en moi-même.

Le lieutenant demeurait impassible, le poste de radio rivé à son oreille droite.

Il était maintenant six heures du soir. La nuit approchait. Les tirs d'armes automatiques diminuaient d'intensité. On nous distribua à chacun une boîte de sardines et une boule de pain pour deux. "Demain nous aurons des rations américaines", dit un sergent.

Couché dans mon trou je sentis de l'eau glacée qui montait du fond de mon retranchement et qui transperçait mes habits, je me levai rapidement pour ne pas être entièrement mouillé. L'eau de la Haute-Saône me glaça jusqu'aux os.

Le lendemain matin à huit heures nous fîmes notre entrée dans Ronchamp. L'ennemi s'accrochait au moindre repli de terrain. Nous avançons péniblement en contrebas, dans la rue qui longeait la voie de chemin de fer. Un déluge d'obus nous assourdissait, des éclats perforaient le crépi des maisons autour de nous. Des vitres brisées, des débris de bois et de parpaings jonchaient la chaussée sous la violence des obus d'artillerie ! Le lieutenant Voindrot lança un ordre à tue-tête :

"Distance à dix pas, ne vous groupez pas, avancez, avancez !"

Le hasard fit que je marchais à côté de lui. En essayant de dominer ce bruit infernal, je lui criai en me tournant de son côté :

- C'est pas la joie mon lieutenant ! On va tous se faire éponger si ça continue...

D'un geste rapide il enleva l'appareil radio de son oreille :

- Nos chars vont arriver, il faut tenir, continuez d'avancer !

Un groupe de soldats français nous devança en portant des mitrailleuses 7,62 sur l'épaule. Je reconnus un Chalonnais parmi eux :

- Salut, t'es là toi aussi ?

- Oui, ça chie. Ah ! les vaches... Qu'est-ce qu'ils nous mettent sur la gueule !

Il s'éloigna avec son unité. C'était un copain d'école que je n'avais pas revu depuis plusieurs années.

Nous passâmes sous un pont de chemin de fer. A peine étions-nous arrivés de l'autre côté du tunnel que le lieutenant ordonna de mettre immédiatement les pièces de mortiers en batterie.

"Hausse 60, trois relais. Tir ! Un obus."

L'obus glissa dans le canon lisse, je me bouchai l'oreille du côté du canon avant la percussion.

"Hausse 70. Redressez votre pointage sur les jalons. Tir ! Un obus."

On en entendit l'éclatement, à environ trois cents mètres devant nous. Le boche n'était pas loin.

"Tir ! Huit obus."

Trente secondes après les départs des projectiles, nous entendîmes une série d'éclatements sourds qui provenaient du dessus de la colline qui nous dominait. Des débris de branches et de feuilles s'envolèrent au-dessus d'une fumée grisâtre qui montait vers le ciel.

Nous attendions un nouvel ordre de tir...

Le lieutenant s'était éloigné un peu de nous pour mieux entendre les ordres du capitaine. Il revint en nous disant de nous coucher et d'armer nos carabines. Une heure se passa sans que rien ne se produise. J'en profitai pour ouvrir une boîte de ration. Je me régalai avec le pâté et le chocolat. Il faudra que je m'habitue à vivre à l'américaine, avec des biscuits salés à la place du pain...

La nuit tombait. Pedro était affecté à la même compagnie que moi mais dans une section de mitrailleuses. Ce soir-là nous étions presque côte à côte, il me rejoignit avec sa mitrailleuse sur l'épaule. Nous eûmes la chance de profiter de la gentillesse d'un habitant qui nous donna l'autorisation de coucher dans son grenier. En compensation nous lui offrîmes deux boîtes de conserve et un paquet de cigarettes.

- Où sommes-nous exactement ? demanda Pedro à notre hôte.

- Vous êtes au puits N° 7 de la mine de Ronchamp. Avant la guerre on extrayait de la houille dans toute la région, mon père était mineur et moi aussi comme tous les habitants de ce petit quartier. La mine est fermée depuis plusieurs mois et l'extraction du charbon a été arrêtée pour cause de non rentabilité.

Il continua :

- Les Allemands sont partis ce matin, ils ne sont pas loin, vraisemblablement dans la forêt près du château.

Un temps gris et froid venait ternir ce jour du jeudi 5 octobre 1944. La journée d'hier avait été calme : quelques tirs isolés de mitrailleuses. Rien de notable. Depuis deux jours nous étions à la même place.

Il était quinze heures lorsque le lieutenant revint du PC.

- Demain nous allons poursuivre notre avancée. Le capitaine m'a demandé de lui adjoindre un soldat pour l'aider dans ses déplacements. J'ai pensé à vous Lefort. Un lieutenant viendra vous chercher demain à huit heures, soyez prêt, prenez votre carabine avec vous et un peu de nourriture mais pas de cigarettes.

Pourquoi moi ? J'étais dans cette compagnie depuis quinze jours à peine.

- Oui, mon lieutenant.

- Vous étiez sous-officier dans la résistance ?

- Oui, mon lieutenant, j'attends mes papiers de nomination en provenance du conseil national de la résistance. Pour l'instant je suis simple soldat.

- Vous avez participé à des combats contre les Allemands ?

- Un peu, mon lieutenant.

Je souhaitais que cette conversation s'arrête là. Je n'avais pas envie de parler du passé.

Notre attaque démarra seulement le dimanche 8 octobre 1944 à neuf heures. Les préparatifs avaient été plus longs que prévu. J'étais à l'observatoire du PC, sur la côte 406, une colline qui domine la vallée des puits. Des trous individuels avaient été creusés la veille pour nous assurer un minimum de protection. Nous étions cinq : le capitaine qui conduisait l'attaque par radio, le lieutenant qui était venu me chercher, deux soldats spécialisés dans les émissions de radiocommunication et moi-même.

Des balles sifflèrent au-dessus de nos têtes, le capitaine me dit !

"On nous tire dessus, allez-voir plus haut ce qui se passe."

Je sortis de ma tranchée en rampant, traînant avec moi ma carabine. Arrivé au sommet de la colline je regardai de tous les côtés mais je n'aperçus aucun ennemi. Le tir avait cessé.

"Je n'ai rien vu, mon capitaine."

L'attaque continua jusqu'à quinze heures. L'ennemi résistait et notre avancée était insignifiante d'autant plus que le terrain ne s'y prêtait pas. Les combats avaient lieu, en partie, dans une forêt de sapins. Chaque arbre pouvait masquer un ennemi.

Soudain un obus éclata au-dessus de nos têtes, l'un des manipulateurs radio se mit à crier :

"Mon capitaine ! Je brûle !"

Le capitaine était blessé à l'épaule, le lieutenant à la cuisse droite et les deux soldats avaient des éclats d'obus brûlants dans les jambes ! J'étais le seul à ne pas être blessé. Le capitaine Robert informa, par radio, le commandant du bataillon en lui relatant ce qui venait de se produire. Celui-ci lui ordonna d'arrêter l'attaque et de se replier sur les positions premières.

Il devenait évident qu'il fallait abandonner au plus vite l'observatoire au risque de subir de nouveaux tirs d'artillerie. L'ennemi nous avait repérés. Une volée d'obus éclata à trente mètres de nous. Avant de partir le capitaine me dit :

"Occupez-vous des blessés !"

Le lieutenant descendit la côte en sautillant sur une jambe. Je restai seul avec les deux soldats blessés. Comment faire ?

Les mois que j'avais passés dans les maquis m'avaient aguerris. Je descendis au bas de la côte et je revins avec un soldat et une échelle en guise de civière. En premier nous descendîmes le blessé le plus gravement atteint et nous remontâmes ensuite chercher l'autre camarade.

La nuit tombait. Tout était silencieux. Je retrouvai Pedro qui ne me quitta pas de la soirée.

Le dimanche soir, je rencontrai un adjudant qui me dit :

- Tu connaissais Michel Vincent, le Chalonnais ?

- Oui mon adjudant.

- Il vient d'être tué cet après-midi au cours de l'attaque, on n'a rien pu faire. Il perdait son sang en abondance, on l'a enterré sur place, tu peux aller voir l'endroit si tu veux.

Je ne répondis rien, c'était un copain d'école... !

Nous étions cinq à l'observatoire de la côte 406 et c'était le dimanche 8 octobre 1944. Sur les cinq, quatre furent blessés grièvement, j'étais le seul à être indemne...

Un copain d'école venait de se faire tuer... ! Parce qu'ici on tue des gens, on a le droit de les tuer et ils ont le droit de vous tuer... ! Sans même se parler, sans même essayer de se comprendre, non, c'est comme ça ! On a presque du plaisir à tuer quelqu'un !

Mamie Louise m'avait dit :

"La guerre sera bientôt finie, quand tu rentreras tu auras changé d'avis."

Je n'ai pas changé d'avis, mamie ! J'aime toujours Manuela. Mais crois-moi, je ne sais pas si je la reverrai ! Parce qu'ici les hommes ont installé des machines à tuer et ça vous tue, même si vous ne savez pas pourquoi... !

Michel Vincent était, comme moi, un étudiant de l'école professionnelle de Mâcon placée sous l'autorité de l'état français. Nous nous étions côtoyés pendant deux ans, et, sans m'en être fait un ami, c'était un bon copain.

Mes parents connaissaient bien sa famille, qui habitait également Chalon-sur-Saône, mais dans un quartier différent du leur.

Je passai une nuit sans sommeil... J'avais de la peine... Je pensais à la douleur de son père et surtout à celle de sa mère quand ils apprendraient la triste nouvelle.

Pendant deux ans Vincent avait cru, comme moi, que le Maréchal Pétain allait relever la France et maintenant il venait de se faire tuer pour le Général de Gaulle. L'histoire n'a pas de logique et encore bien moins de sincérité...

Je décidai d'écrire une lettre à mes parents pour les rassurer, car il était évident, qu'un jour ou l'autre ils apprendraient la mort de Vincent. Je ne pouvais pas en parler dans le courrier militaire qui était obligatoirement censuré.

Je donnai donc ma lettre au sergent ravitailleur qui accepta de la mettre à la poste de Ronchamp.

Il fallait que j'efface ma peine et que j'essaie de ne plus penser à la mort de mon copain.

Le lendemain matin nous prîmes position, dans une cour, à côté d'un grand

bâtiment en briques rouges. C'étaient des anciennes écuries qui servaient à loger les chevaux qui tiraient les wagnons de charbon au fond de la mine, à l'époque où les houillères étaient encore exploitées.

Nous étions maintenant face à l'ennemi qui occupait encore un château que l'on apercevait sur le haut de la colline couverte de sapins.

Chaque nuit je montais la garde auprès des pièces de mortiers de deux à quatre heures du matin. Mon compagnon était un soldat originaire de l'île de la Réunion, il était catholique et parlait correctement le français.

Très vite nous avons sympathisé, il causait sans arrêt. Un vrai moulin à paroles. Il s'appelait Isidore Hermet.

Je pouvais avoir confiance en lui quand nous prenions la garde de nuit car il avait l'oreille très fine et restait toujours aux aguets.

Le lieutenant avait compris qu'il y avait une bonne entente entre nous deux, ce qui n'était pas toujours le cas dans notre section. Nombre de soldats éprouvaient des animosités, voire même des jalousies. Que sais-je ? C'est parfois, tout simplement, parce qu'on ne s'aime pas ! Ce sont des étrangers réunis là pour combattre un ennemi commun, c'est tout. Vite l'homme retrouve sa nature, égoïste et personnelle.

Au cours de la deuxième nuit de notre tour de garde nous essuyâmes plusieurs rafales de mitraillettes, qui nous obligèrent à nous coucher pour ne pas être blessés. L'adjudant accourut.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- On nous tire dessus, vraisemblablement depuis la lisière de la forêt.

- Bien ! J'envoie une patrouille ne bougez pas !

Six fantassins français traversèrent la route en se baissant et pénétrèrent dans la forêt de sapins. Une demi-heure après ils revinrent en disant qu'ils n'avaient rien vu.

Le lendemain, dans la journée nous avons intercepté un civil qui passait tranquillement dans la rue, devant nous, sans se faire remarquer. Il portait sur lui des plans sur lesquels était indiqué l'emplacement de nos mortiers. Un espion à la charge des Allemands... C'était un étranger !

Notre position devenait extrêmement dangereuse. Nous étions peu nombreux et notre section de mitrailleuses était placée à cent mètres de nous dans la forêt. Inévitablement nous allions être attaqués ou bombardés par l'artillerie allemande. C'est ce qui arriva le jeudi 12 octobre au matin. Nous entendîmes nettement des départs d'obus d'artillerie qui provenaient du côté du château. J'eus à peine le temps de me coucher sur la route, une multitude d'éclats passèrent au-dessus de ma tête en sifflant. Plusieurs de nos camions, qui étaient stationnés à proximité, subirent de gros dégâts. Un adjudant blessé criait de douleur en appelant à l'aide...

Un autre avait la joue labourée par un éclat d'obus. Une ambulance arriva et emmena les blessés à l'arrière du front.

On ne pouvait pas rester à cet endroit sans subir de lourdes pertes. Le lendemain matin nous changeâmes de position en transportant notre matériel à quatre cents mètres en arrière-plan. Les habitants des maisons qui étaient situées à proximité furent évacués à l'intérieur du pays.

Le capitaine avait jugé utile de regrouper notre section de mortiers avec la section de mitrailleuses dans laquelle était affecté Pedro. Il valait mieux être plus nombreux pour résister, éventuellement, à une attaque de l'ennemi.

Pedro et moi nous ne nous quittons pas. Il recevait régulièrement des nouvelles de sa famille qui habitait toujours Givry. Ma mère m'écrivait de temps en

temps. Le lieu où nous étions engagés était tenu secret par la censure militaire. Pour nous écrire, les familles devaient mettre le code postal de l'armée qui était spécifié par la gendarmerie.

J'étais parti sans regret. Je voulais essayer d'effacer cet amour qui rongait mes espoirs de vivre les moments précieux de ma jeunesse. Et maintenant je continuais d'être seul. Seul comme je l'étais avant de connaître Manuela. J'aimais être seul... J'appréciais ces moments de solitude où je composais des poèmes pour exprimer les sentiments et les désespoirs de l'humanité.

Les exploits sexuels de mes compagnons ne m'intéressaient guère et je me contentais d'esquisser un sourire énigmatique. Les soldats sénégalais ne participaient pas à ces conversations érotiques, ils se cantonnaient dans les caves des maisons que nous occupions en faisant leur petite popote eux-mêmes.

J'avais l'impression de ne pas plaire au lieutenant. Pourquoi ? Peut-être que ma discrétion l'irritait. Pourtant j'obéissais aux ordres sans dire un mot, acceptant tout à l'avance. Puisque nous étions provisoirement installés dans cette maison, le lieutenant suggéra de nommer un cuisinot.

"Il n'est pas très agréable de faire chauffer sa gamelle individuellement, nous disait-il d'un air convaincu." Le lieutenant n'aimait pas le boulot manuel, mais il appréciait de se faire servir...

J'acceptai ce poste pour faire plaisir à tous mes camarades. Il faut dire que pour faire réchauffer des boîtes de haricots sucrés à la tomate ou pour découper du corned-beef en tranches, ce n'était pas la peine d'avoir fait des hautes études culinaires. Cependant il y avait encore quelques légumes dans les jardins avoisinants, aussi, quand j'en avais le temps, je confectionnais une soupe de poireaux et de pommes de terre qui était très appréciée de tous mes compagnons, y compris par le lieutenant... !

Pourtant je n'étais pas l'homme de confiance de l'officier qui nous commandait. Il préférait les vieux baroudeurs qui avaient fait la campagne d'Italie avec lui...

"Puisque vous étiez sergent-chef dans la résistance, me dit-il un jour, vous commanderez une patrouille de surveillance dans la forêt voisine. Nous voudrions savoir à quelle distance se tient l'ennemi."

Je compris que le lieutenant voulait me tester.

Je savais que les Allemands posaient des mines dans les sentiers boisés. Avant d'entrer dans la forêt, je fis mes recommandations au petit groupe dont j'avais la responsabilité.

- Je marcherai le premier ! Vous mettrez impérativement vos pas dans les miens, ne dérivez jamais. Distance cinq pas. Armez vos carabines prêtes à tirer, ajustez vos grenades. Dans le cas où l'un de nous serait blessé, pas de précipitation : il faudra le dégager avec précaution et ne pas marcher dans les feuilles à côté du sentier. Je vous recommande le silence absolu. Attention de ne pas faire craquer des branches en passant !

L'oreille aux aguets nous marchions depuis trente minutes. Tout se passait bien. Le sentier était boueux, je marchais en faisant de grandes enjambées tout en évitant de faire du bruit. Tous les vingt pas je faisais signe à mes compagnons de s'arrêter et d'écouter.

Parmi mon petit groupe de patrouilleurs il y avait un tirailleur sénégalais que j'appréciais particulièrement. Il s'appelait Ouri-Dialo. J'avais insisté auprès du lieutenant pour qu'il fasse partie de mon petit détachement.

Ouri-Dialo avait l'habitude de la jungle. Ses parents et ses nombreux petits frè-

res et sœurs vivaient chichement dans un petit village du Sénégal. Il parlait assez bien le français, il me disait souvent en me regardant :

"Quand toi gagner galons, toi y en a pas bon !"

- Pourquoi ?

"Parce que toi y en a pas bons yeux !"

J'avais les yeux bleus. On disait de mon regard qu'il était froid et dur... Je ne le pensais pas... Mais peut-on se juger soi-même ?

Je demandai à "Mon Sénégalais" de marcher derrière moi. A chaque instant il se baissait pour écouter la terre. Il disait que la terre savait parler !

Nous avons parcouru environ cinq cents mètres quand j'entendis un bruit suspect, je levai le bras et le groupe s'arrêta immédiatement sur ses positions.

Peut-être était-ce un sanglier ? Ou un renard ? Nous écoutions, attentifs... Silence complet ! Je fis signe d'avancer de vingt mètres et on entendit des bruits de voix. Aucun doute : les Allemands étaient là. Il fallait faire demi-tour sans se faire repérer. Je contactai le lieutenant par radio.

- Mon lieutenant nous avons situé les avant-postes de l'ennemi, que doit-on faire ?

- Ne bougez pas, dites à un soldat de tenter d'approcher le plus possible de leurs positions, essayez de repérer l'emplacement des armes automatiques et des mortiers s'il y en a.

Ouri-Dialo s'avança en courbant le dos... On le perdit de vue.

Soudain un tir de mitrailleuse déchira l'air.

"Couchez-vous, ne parlez pas."

L'attente était longue... Ouri-Dialo ne donnait pas signe de vie... Le Sénégalais était-il blessé ? Ou peut-être tué... ?

Enfin, au bout de dix minutes, mon ami déboucha d'un fourré en rampant.

Il me dit à l'oreille :

"Boches quarante mètres, deux mitrailleuses dans tranchées pour tirer. Eux tirer sur moi, mais moi courri, courri. Plein fils barbelés avec gamelles pendues pour dire à eux nous être là."

Je devais interpréter, mais j'avais bien compris.

- Bien merci, je vais appeler le lieutenant.

- Allô, mon lieutenant, ici groupe B, me recevez-vous ?

- Je vous reçois 5/5, à vous.

Je lui expliquai rapidement la situation.

- Relevez leur position et rentrez en silence.

- Bien mon lieutenant.

J'eus droit à un petit merci du bout des lèvres.

Le lendemain on canarda la position allemande pendant un bon quart d'heure, la réponse ne se fit point attendre ! Nous essayâmes un tir de mortiers dont on ressentait l'esprit vengeur dans les éclatements secs qui trouaient les murs de la maison où nous étions cantonnés.

* * *

Depuis bientôt deux mois nous étions en première ligne sur le front de l'est de la France. Le froid et la neige étaient au rendez-vous. Je n'avais aucune nouvelle de Gergy ni de Fontaines. Je reçus une lettre de ma mère.

Mon grand,

Nous espérons que tu vas bientôt rentrer.

Prends bien soin de toi, fais attention de ne pas prendre mal. Si tu veux je peux t'envoyer un gros pull-over. Les gens du quartier me demandent souvent de tes nouvelles.

A bientôt mon chéri.

Ta mère qui t'aime.

Merci maman, moi aussi je t'aime, mais je porte dans mon cœur une détresse immense que tu ne pourrais pas comprendre. Ton fils n'est plus le bambin blond que tu choyais en lui caressant les cheveux... C'est un homme maintenant ! Je songeais à tout ça avant de m'endormir sur la paille que nous avions étendue sur le sol d'une pièce de la maison où nous étions installés.

Le soir du vendredi 3 novembre 1944 je pris la garde seul à la mitrailleuse. Il faisait froid et la neige tapissait l'herbe jaunie du pré qui était en face de moi. Tout était calme, nous étions dans cette maison depuis la mi-octobre. Chaque jour nous échangeions des tirs d'obus avec l'artillerie allemande.

Soudain des rafales de mitrailleuses éclatèrent de tous les côtés. Des balles sifflaient de partout.

Qui avait tiré le premier ?

Et pour quelle raison ?

Nous étions en première ligne. En face de nous, dans la nuit noire, des fantasins allemands guettaient notre moindre faux-pas pour nous tirer dessus.

Chacun tendait l'oreille, attentif au moindre bruit qui pourrait révéler la présence d'une patrouille allemande.

Les tirs cessèrent brusquement. La forêt reprit sa sérénité. Soudain deux ombres apparurent devant la meurtrière où je montais la garde avec la mitrailleuse ! Surpris, je reculai au fond de l'appentis, je dégainai mon revolver et j'allais tirer lorsque j'entendis parler en français :

"Non ! On n'a rien vu, on a fait le tour des maisons sans rien remarquer."

Pendant longtemps j'ai pensé à cette minute où j'avais failli blesser ou tuer des soldats français.

Je n'ai rien dit à personne ! J'ai simplement fait remarquer au lieutenant qu'il fallait avertir les sentinelles de garde lorsqu'une patrouille devait sortir en dehors de la maison.

Il en a convenu avec réticence en me regardant sans bien comprendre... !

Enfin le grand jour arriva. Le dimanche 19 novembre 1944 à sept heures du matin, le lieutenant nous informa que nous allions reprendre l'offensive contre les Allemands.

Depuis trois jours notre artillerie pilonnait les lignes ennemies. La veille de notre attaque on nous avait distribué des rations K, ce qui laissait supposer que notre départ au baroud était imminent. En tant que cuisinier j'avais fait quelques provisions de légumes : en effet j'avais trouvé une petite quantité de pommes de terre, quelques carottes et une dizaine de poireaux. Je décidai de faire une bonne soupe que nous pourrions déguster avant de partir.

Hélas la soupe resta sur le poêle en attendant d'autres convives. En espérant qu'ils auraient une petite pensée pour nous remercier...

Les tirailleurs sénégalais avaient été retirés du front car beaucoup ne suppor-

taient pas le froid. J'eus un petit serrement au cœur quand je serrai la main d'Ouri-Dialo pour la dernière fois. Je savais que l'on ne se reverrait plus.

Il avait la peau noire... !

La couleur de la peau n'a rien à voir avec l'intelligence.

C'était un bon copain, on se comprenait en se regardant dans les yeux ou par un simple geste d'amitié.

* * *

Nous partîmes de Ronchamp à huit heures du matin. Les fusiliers-marins nous précédaient, montés sur leurs blindés, le pompon rouge flottant au vent.

Nous marchions sur la route départementale N° 4 en direction de Champagny.

L'artillerie et les mitrailleuses allemandes nous harcelaient. Les obus éclataient avec des bruits secs projetant des milliers d'éclats en coupant net les branches des sapins, comme si un être invisible et malfaisant détruisait tout sur notre passage. Deux soldats furent blessés aux jambes. Les obus de mortier sont très meurtriers pour l'infanterie car ils éclatent en rasant le sol.

Le chauffeur de notre camion voulut faire demi-tour pour être moins exposé aux rafales de mitrailleuses. Une roue arrière du véhicule heurta une mine qui était camouflée dans le talus de la route. La caisse du camion fut pulvérisée. Notre petit chat mourut au champ d'honneur, nos sacs à dos furent complètement déchiquetés. Par miracle le chauffeur s'en sortit indemne. Quant à nous, nous étions descendus du véhicule un quart d'heure avant l'explosion !

Mon sac à dos renfermait mes vêtements de rechange, mon nécessaire de toilette, ainsi qu'une paire de brodequins neufs que je gardais précieusement en remplacement de ceux que j'avais aux pieds et qui me faisaient mal quand je marchais.

"On a la baraka !" dit un soldat que je ne connaissais pas.

Personne ne répondit.

Il fallait avancer. Un char Tigre allemand fit interruption au détour de la route : il s'ensuivit un échange de tirs entre nos Scherman et le blindé ennemi. Celui-ci fut détruit et prit feu.

Un Half-Track se positionna devant nous pour nous protéger et nous permettre d'avancer.

Il était environ midi quand les cloches de l'église de Champagny se mirent à sonner la libération du village. De nombreux habitants vinrent nous serrer la main :

"Merci, merci, depuis le temps que l'on vous attendait... "

Une fille m'embrassa sur la bouche et me prit par le bras :

"Viens, me dit-elle, je t'invite à venir boire un verre de cidre à la maison !"

Devant mon refus, elle invita un autre copain !

Tous voulaient nous parler, tous voulaient toucher nos uniformes américains. Ma réserve de cigarettes et de chewing-gum fondit en quelques minutes. C'était notre récompense que de voir ces gens heureux autour de nous... Une certaine fierté nous gagnait le cœur... Nous étions les héros du jour, les libérateurs tant souhaités et tant attendus.

Le village avait beaucoup souffert des bombardements de notre artillerie depuis deux mois.

"Nous vivions dans les caves" nous raconta un monsieur déjà âgé, "on manquait de ravitaillement, nous profitions d'une petite accalmie pour courir chercher des pommes de terre dans les champs. Dès qu'une vache était tuée par des obus on se partageait la viande. Heureusement une grande solidarité régnait entre nous. Les Allemands ont eu beaucoup de pertes, on les voyait passer en rasant les murs et en

transportant des blessés ou des morts sur des civières.

Enfin, vous voilà ! A la fin on désespérait !

Votre général nous a raconté que l'avance des troupes alliées, depuis le débarquement en Méditerranée, avait été tellement rapide que l'approvisionnement en carburant et en munitions n'avait pas suivi."

- Il a dit vrai notre général. Nous l'admirons, il s'appelle Brosset, c'est un officier supérieur extraordinaire, d'une grande bravoure. A chaque attaque il vient toujours en première ligne pour nous encourager !

Le monsieur m'interrompt :

- Voulez-vous venir boire un verre chez moi ?

- Je vais demander la permission au lieutenant.

Le soir tombait, des tirs sporadiques de mitrailleuses se faisaient encore entendre dans le lointain.

Avec l'accord du lieutenant nous acceptâmes son invitation.

Il avait envie de nous parler ce monsieur. Il était heureux de retrouver des soldats français. Il nous présenta son épouse et sa fille Yvonne. Il continua son récit en racontant avec volubilité sa carrière professionnelle.

- Je suis retraité des houillères de Ronchamp. J'étais contremaître électricien et pendant plus de trente ans j'ai travaillé au fond des puits à l'entretien des installations électriques.

Pedro lui coupa la parole :

- Mon père a une petite entreprise de maçonnerie à Chalon-sur-Saône. Quand la guerre sera finie je pense que je reprendrai le travail avec lui.

- Vous viendrez ici, suggéra monsieur Rubach, le travail ne manquera pas, il faudra des années pour reconstruire et retaper toutes les maisons détériorées du village.

- Pourquoi pas ? dit Pedro en regardant la fille de monsieur Rubach, avec insistance.

La blonde Yvonne répondait avec intensité aux regards appuyés de mon copain. Pedro lui plaisait. Il faut dire qu'il était beau Pedro, sa petite moustache et son côté espagnol avaient certainement attiré plus d'une fille dans ses bras. Il ne m'en parlait jamais. C'était mieux comme ça !

Il fallait partir. Le lieutenant m'avait dit :

"D'accord, mais une heure, pas plus !"

Nous prîmes congé de notre hôte en lui promettant de revenir après la guerre...

Pour passer la nuit, nous trouvâmes un refuge dans une grange bien fermée et garnie de paille fraîche.

Le soir, au courrier, je reçus une lettre du commandant de Vignot datée du 10 novembre 1944.

Je la lus succinctement. Le commandant m'informait, que, d'après les renseignements qu'il avait réussi à obtenir, Manuela avait été vraisemblablement interinée à Buchenwald à la suite de son arrestation.

Que pouvais-je faire ? Je ne situais même pas Buchenwald en Allemagne.

De toute façon je ne voyais pas d'issue et j'étais persuadé que Manuela était morte. Cette lettre arrivait trop tard. Je devais respecter mon engagement dans l'armée et cesser de larmoyer...

J'écrivis un poème pour diminuer un peu ma peine... Peut-être qu'un jour elle le lirait...

Je pensais à cette journée merveilleuse que nous avions passée à Gergy sur les bords de la Saône.

Ce jour-là nous étions seuls
Sur cette barque légère
Où ton pas incertain
Avait guidé nos deux cœurs.
Souviens-toi... Manuela
Ma main tapotait l'eau de la rivière
Et tu m'as dit :
"Aujourd'hui on apprend à s'aimer... "
Je n'avais pas compris ton sourire...
Mon Dieu que j'étais naïf !
Et tu te moquais de mes gestes maladroits
De mes yeux qui ne comprenaient pas.
Pourtant ce soleil de juillet
Chantait notre amour
Sur ce bateau ivre de bonheur.
Manuela... Tu es toujours là ?
Je t'en prie ne t'en va pas...
Tu ne peux abandonner ce souvenir
Que la brise nous avait confié.
C'était un don du ciel
Que nul autre que nous
Ne pouvait partager... !

Ce poème tout simple me réchauffa le cœur. Je gardai le papier au fond de ma poche. Quand j'aurai trop le cafard je le lirai pour me redonner du courage.

La bataille de Champagney n'était pas terminée. Le lendemain, il faisait à peine jour que nous parcourions déjà les collines environnantes pour déloger les nids de résistance allemands qui retardaient notre avance.

Le lieutenant vérifiait sa carte d'état-major à chaque instant. Nous étions en pleine campagne, nous marchions dans des chemins de desserte des pâturages environnants. D'autres fois nous traversions des plantations de sapins, ces endroits étaient propices pour une attaque surprise pensais-je en moi-même. Des ennemis pouvaient facilement se cacher dans ces petits bois et nous tirer dans le dos après notre passage.

Plus bas, dans la vallée, les combats continuaient. Des tirs de canons, des rafales d'armes automatiques. Tous ces bruits m'étaient devenus familiers à tel point que je ne les entendais presque plus.

A midi nous avions avancé de cinq cents mètres tout au plus. Cependant aucun homme n'était blessé et le lieutenant décida que nous passerions la nuit sur place. Il faisait froid et je regrettais amèrement la grange de la veille avec la paille qui m'enveloppait le corps.

Après mon tour de garde je continuai de marcher de long en large pour ne pas prendre froid. Cette situation dura trois jours sans faits notables.

Le 23 novembre au matin nous aperçûmes au loin les toits de Plancher-Bas. Le temps était gris, et le lieutenant nous recommanda la plus grande prudence. Des groupes isolés étaient signalés un peu partout par le commandement du bataillon.

L'officier leva le bras, nous nous arrê tâmes immédiatement sans bouger et sans faire de bruit. Nos compagnons-mitrailleurs nous dépassèrent en marchant lentement.

Nous étions tendus et ce silence devenait inquiétant. Le lieutenant en avait conscience et il désigna deux soldats avec un caporal pour marcher en avant-garde.

Trop tard ! Un feu d'enfer déferla sur nous.

Des balles sifflaient au-dessus de nos têtes, deux soldats tombèrent, touchés à mort. La situation devenait critique. Le lieutenant désigna un commando de trois hommes pour contourner l'ennemi. Je ne fus pas nommé.

Chacun retenait son souffle couché à plat ventre dans l'herbe glacée.

Un caporal, dont j'ignorais le nom, parla à voix basse :

- Si je me fais éponger, prenez l'argent dans mon portefeuille et saoulez-vous la gueule avec...

- Tais-toi Dumont, tu vas nous porter la poisse.

Je ne savais pas qui avait lancé cette invective, mais je venais d'apprendre que ce caporal s'appelait Dumont. C'était un fort en gueule, il disait que son père était un colonel en retraite !

Le silence se fit de nouveau.

Un des hommes du commando revenait en rampant :

- Ils sont camouflés dans le petit bois que l'on aperçoit à droite, il y a une mitrailleuse et une dizaine de soldats.

- Bien merci, je vais demander un char pour nous dégager, retournez vers les deux autres et dites-leur de nous rejoindre.

- Bien mon lieutenant.

Trois quarts d'heure après, un Sherman se dirigea directement vers l'endroit signalé. Nous marchions derrière le blindé, carabine au poing.

L'ennemi avait décroché. On trouva des douilles de balles et des boîtes de conserve vides dans l'herbe piétinée.

Nous étions harassés, nous venions de passer trois nuits blanches. Le lieutenant était dans le même cas que nous :

- On va essayer de joindre le prochain village avant la nuit, dit-il d'une voix fatiguée.

La radio se fit entendre :

- Oui mon capitaine, bien mon capitaine, nous avons deux tués et un blessé léger. OK. Terminé.

- Bien on avance, suivez derrière le char.

Je portais un canon de mortier de 81 mm. C'était lourd, j'avais l'épaule talée à deux doigts de saigner. Je n'en parlai pas.

Le lieutenant m'avait informé d'une éventuelle promotion !

"Dans quelques temps je vous mettrai pointeur, mais avant il faudra apprendre !"

Il faisait presque nuit lorsque nous arrivâmes dans les faubourgs de Plancher-Bas.

Les voltigeurs nous avaient devancés. Les cloches se mirent à sonner à toute volée signalant la libération du village. C'était la plus belle récompense que l'on pouvait nous donner. Chaque fois j'en avais les larmes aux yeux. J'en étais fier et heureux !

"Ne vous éloignez pas, avait ordonné le lieutenant, on va essayer de trouver un abri pour passer la nuit."

Une maison déserte fit l'affaire. Pedro et moi descendîmes dans la cave. Un tonneau de cidre nous tendait les bras.

J'ai la franchise de dire que mon tour de garde fut agrémenté d'un certain bien-être et que je trouvais la guerre moins dure que d'habitude.

Un coup de feu déchira l'air, suivi d'un éclat de voix plutôt vif, très vif.

Le lieutenant sermonnait vertement un soldat :

"Vous aurez huit jours de prison au prochain repos ! Donnez-moi ce revolver !"

Dans le grenier de la maison, des bouteilles de vin dormaient sous la paille, et chacun d'en boire, et d'en boire encore... Une balle de revolver passa à dix centimètres au-dessus de la tête du lieutenant. Un soldat ivre avait appuyé sur la gâchette de son revolver par inadvertance.

Nous délivrâmes Giromagny le lundi 27 novembre 1944. Les cloches se mirent à sonner la liberté retrouvée. Vous êtes libres, vous êtes maintenant des citoyens à part entière, cette libération nous l'avons payée par la mort de plusieurs de nos camarades. Un commandant de compagnie venait d'être tué d'une balle en plein front.

Mais vous ne nous devez rien, nous sommes tous volontaires pour reprendre la terre qui vous appartient et vous la redonner. Nous savons que nous pouvons être tués ou blessés pour elle.

Simplement, sans nous dire merci, respectez-nous un peu plus que cette fille qui m'a dit :

"Les Allemands, "Eux" ils avaient ciré leurs bottes quand ils sont arrivés ici... !"

C'est vrai, mademoiselle, nos uniformes sont enduits de terre rouge, de la terre de votre pays, mais aussi du sang de nos compagnons qui viennent de donner leur vie pour que vous soyez libre. Ayez au moins la politesse de respecter leur sacrifice, même si cela vous laisse indifférente... !

Plusieurs cadavres de soldats allemands et français étaient allongés dans les bois et dans les prés environnants. Devant moi, deux soldats allemands étaient tombés sur le dos, fauchés par la mitrailleuse d'un de nos blindés. L'un d'eux avait la bouche ouverte qui laissait apparaître un bridge en or. Un soldat français lui brisa la mâchoire d'un coup de talon pour récupérer ses dents.

Ce geste m'horrifia et je fis en sorte de ne plus côtoyer ce militaire. Je préfère ne pas dire son nom... !

Nous ne sommes pas des nazis et je fais la guerre pour obtenir le droit de penser, d'écrire et de parler librement. Profaner un corps sans vie, c'est perdre sa dignité d'homme, même en temps de guerre... !

Il faisait à peine jour quand nous repartîmes de Giromagny pour nous diriger vers Rougegoutte. Des prisonniers allemands attendaient devant le bâtiment de la ferme où j'avais passé ma nuit. Pour eux la guerre était finie, ils seraient conduits dans des camps aménagés à l'arrière. Ils travailleraient aux réparations des dégâts de guerre en attendant la capitulation de l'Allemagne.

J'avais du mal à reconnaître la fierté de l'armée allemande de 1940. Le crâne rasé, les poches des capotes bourrées de boîtes de conserve ou d'autres marchandises, donnaient un aspect plus que miséreux à ces jeunes soldats germaniques.

Des fusiliers-marins arrivèrent sur leurs chars pour continuer notre percée par les chemins des forêts.

L'un d'eux s'arrêta et dit au lieutenant :

- Allez, collez ces hommes contre le mur, autant en finir tout de suite.

Le lieutenant s'opposa à ce carnage :

- Non, ils se sont bien battus, on va les emmener à l'arrière.

Le fusilier-marin n'en démordait pas :

- Ce sont des salauds, hier ils ont tué deux de mes copains à côté de moi !

Le lieutenant donna l'ordre à un sous-officier d'emmener les prisonniers. J'assistai à cette scène tragique. Heureusement pour eux les prisonniers n'avaient rien compris. Ils venaient d'échapper à la mort. Il s'ensuivit une altercation très vive entre le lieutenant et le fusilier-marin. Celui-ci fit vrombir exagérément le moteur de son char et partit en maugréant à la poursuite de l'ennemi.

Suite à cette algarade, nous repartîmes pour continuer de pourchasser l'ennemi par un chemin de montagne. Il faisait très froid et le givre glaçait notre visage. Nous approchions de la première ligne de combat. Un de nos camarades venait d'être tué sur le bord du chemin. Nous arrivâmes auprès du lieutenant Vincent qui nous fit signe de nous coucher. Ses hommes étaient aux prises avec un groupe ennemi qui s'était réfugié dans le haut de la colline. Nos chars ne pouvaient pas y accéder.

Les deux officiers se mirent d'accord pour un tir au mortier.

Notre lieutenant donna un ordre :

"Mettez une pièce en batterie, rapidement !"

Nous avions l'habitude... En quelques minutes le mortier était prêt à tirer.

"Hausse 75, trois relais, un obus".

Nous tirions presque à la verticale, l'obus tomba à deux cents mètres de nous.

Le lieutenant Vincent communiqua à la radio avec un sous-officier qui était avec le groupe de tête.

- Hausse 70, un obus.

- C'est bien, allez-y.

- Cinq obus, ordonna le lieutenant, arrêtez le tir.

On entendit des rafales de mitrailleuses, puis des éclatements de grenades.

- Démontez la pièce ! On avance ! Attention aux mines !

Il était déjà quinze heures quand on commença d'apercevoir les toits de Rougegoutte. Une baraque de bûcherons fit notre affaire pour y passer la nuit. Les hommes de garde avaient été doublés, l'ennemi était à quelques dizaines de mètres de nous.

Le lieutenant nous informa que des soldats français avaient été fait prisonniers, la nuit dernière, par une patrouille allemande, faute de ne pas avoir été assez vigilants.

Dans la deuxième pièce du cabanon, se trouvait un lit de camp. Un soldat allemand nous avait laissé un souvenir : un superbe colombin trônait au milieu du matelas...

"Ça voulait dire je vous em... "

Merci monsieur l'Allemand ! J'en ai autant à ton service. A la prochaine occasion je m'en souviendrai.

Je me couchai sur le plancher de la baraque, mon sac à dos sous ma tête. Pedro dormait déjà à côté de moi.

Le 29 novembre au matin nous étions à quelques centaines de mètres de Rougegoutte. Ma compagnie continuait son avancée à travers les prés et les forêts dominant le village. La résistance allemande ne faiblissait pas : toujours des accrochages à la mitrailleuse et à la grenade. Le boche reculait mais ce n'était pas la débandade et on sentait que le commandement allemand organisait la défense.

A la nuit nous arrivâmes dans les faubourgs de Rougegoutte.

Encore une nuit à passer à la belle étoile ! Je n'avais plus le courage de creuser mon trou de protection et une fois mon tour de garde passé je marchai dans

l'herbe gelée pour ne pas prendre froid au corps. Monsieur Rubach, à Champagny, m'avait donné une paire de brodequins pour remplacer les miens qui étaient dans un triste état.

Merci monsieur, je vous les rendrai après la guerre !

Le lendemain matin nous fûmes surpris de voir que deux prisonniers allemands attendaient au bord du chemin, gardés par une sentinelle.

Un lieutenant, dont nous admirions le courage, avait pénétré dans le village de Rougegoutte la veille au soir à la nuit tombante avec un de nos soldats. Les Allemands faisaient la queue devant la popote ambulante pour le repas du soir : chacun d'eux tendait sa gamelle et partait manger un peu plus loin.

Le lieutenant dit à son compagnon :

"Enlève ton casque et suis-moi."

Notre bataillon avait conservé les casques anglais à bords plats facilement reconnaissables dans la nuit.

Les deux Allemands qui étaient à la queue de la file d'attente furent braqués par les deux Français. Ils comprirent aussitôt ce qui arrivait et ne firent aucune difficulté pour suivre les deux soldats. Pour eux la guerre était finie. C'était certainement ce qu'ils souhaitaient !

Cet exploit fit le tour du bataillon et le commandant vint féliciter nos deux héros.

"Je demanderai pour vous une citation à l'ordre de l'armée, leur dit-il en leur serrant chaleureusement la main... "

Le village de Rougegoutte fut libéré à la fin de la matinée du 30 novembre 1944.

Au début de l'après-midi notre lieutenant nous dit :

"Nous allons être relevés par une autre unité de combat, cherchez un endroit pour vous reposer cette nuit."

Pedro et moi nous entrâmes dans une maison située au bord de la route et qui avait l'air abandonnée. Une dizaine de compagnons étaient avec nous. La rue était libre, des unités de jeunes soldats habillés avec des uniformes neufs passaient en permanence pour rejoindre la ligne des combats. Nous étions sales et nos souliers étaient on ne peut plus crottés. Nos capotes étaient couvertes de boue séchée. Nos visages pas rasés et nos yeux fatigués faisaient peur à voir.

Depuis deux mois nous étions en première ligne des combats, sans relêve. Deux mois à entendre les obus et les balles siffler à nos oreilles...

Nous étions le 30 novembre 1944 à Rougegoutte sur le territoire de Belfort.

Quand les cloches sonnèrent la libération du village, je pensai que le 30 novembre 1924 dans un village Bourguignon, un petit garçon venait de naître, et que ce petit garçon venait d'avoir vingt ans dans un autre village français, bien loin de sa Bourgogne natale. Ainsi va la vie, sans que l'on puisse maîtriser son destin...

* * *

Vesoul ! Une douche chaude tant espérée, le nettoyage des uniformes, les souliers décrottés et enfin un peu de cirage. Le visage rasé, nous pouvions aller faire un petit tour en ville.

Bien sûr les filles nous regardaient ! Nous étions des soldats français, des gars de l'Aisne, de Bourgogne, des Parisiens, des Lyonnais, des Nord-Africains.

Pedro était un bon baratineur. J'avais découvert qu'il était beau, quand à Champagny il faisait les yeux doux à la belle Yvonne. Sa petite moustache brune lui donnait un allant fou. Les filles n'étaient pas sans le remarquer et nous ne pou-

vions faire un pas dans la rue sans qu'il ne fasse une petite conquête.

Moi j'étais un peu roux, je n'avais pas la chaleur basanée des méridionaux et puis je ne cherchais pas l'aventure, me contentant de sourire de toutes les boutades que mon ami Pedro lançait aux petites Vésuliennes.

Cela faisait deux soirées que nous passions au café de la place à boire de la bière. J'ai toujours aimé la bière et je profitais de toutes les occasions pour satisfaire mon petit penchant. On voit de tout dans les cafés : des braillards au verbe haut qui viennent vous interroger sur la guerre. "Comment c'est dans l'armée française ? Ça marche ? Vous bouffez bien ? Et encore et encore... !"

On voit de tout dans les cafés : des jupons qui vous frôlent en passant, des plâtriers, des charbonniers qui vous quémangent une cigarette, le monsieur bien habillé un peu ivre et qui passe la main sur les fesses de la serveuse, et la serveuse qui lui dit "espèce de salaud" et le monsieur qui sourit bêtement d'un air goguenard en réchauffant son verre d'alcool dans sa main qui tremble...

Pedro n'avait d'yeux que pour une petite blonde qui était attablée devant un apéritif. Elle était un peu flétrie, la petite blonde, la bonne trentaine d'années, mais jolie, encore jolie... Nous nous trouvâmes tous les deux à sa table comme par enchantement... La petite blonde était très familière. Elle s'appelait Céline et elle prit tout de suite part à la conversation :

"D'où es-tu ?" demanda-t-elle à Pedro. C'est vrai, pourquoi se gêner ? On peut se tutoyer, on est Français, pas vrai ? Moi, je ne l'intéressais pas, Céline, elle ne devait pas aimer les cheveux roux ! "Demain, dit-elle j'amènerai une copine pour ton camarade. Ce soir il faut que je m'en aille. J'ai du travail à la maison."

Le lendemain soir Pedro aurait bien voulu m'emmener avec lui. Il m'avait parlé de Céline toute la journée !

"Moi je la trouve bien, elle a de la classe. Tu as entendu comme elle parle correctement ? Et encore et encore..." Décidément Céline avait toutes les qualités... Bien entendu je refusai d'aller avec lui et je restai tranquillement sur ma paillasse à lire un bouquin que j'avais acheté dans un kiosque.

A deux heures du matin j'entendis Pedro rentrer.

- Alors que je l'interrogeais du regard il me dit :

- Ah ! La vache, ça m'a coûté trois cents balles...

Comme je le regardais encore avec un demi sourire, il ajouta : "Mais elle fait bien l'amour, c'est vraiment une pro..." On n'en parla plus.

Nous restâmes une quinzaine de jours à Vesoul. A la mi-décembre 1944 nous partîmes de la Haute-Saône pour aller combattre à Royan.

Quelques bataillons allemands s'étaient réfugiés dans les environs de Royan. De la mer ils pouvaient recevoir des armes et du ravitaillement.

Notre compagnie s'installa en attente à Azac, un petit hameau de Braud-et-Saint-Louis. Les habitants nous accueillirent avec joie et ferveur, les caves regorgeaient de vin et d'alcool.

Les Allemands avaient quitté le pays depuis plusieurs mois.

Nous couchions dans des locaux municipaux. Il faisait nettement moins froid que dans l'est de la France.

Pedro et moi nous avons trouvé un refuge familial chez une dame dont le mari était prisonnier en Allemagne. Elle ne savait que faire pour nous apporter un peu de bien-être.

Chaque soir, une bonne soupe chaude nous attendait. Nous lui donnions des boîtes de conserves en échange.

Amoureuse la dame ? Peut-être un peu !

De moi ou de Pedro ?

Cette fois-ci, je crois que c'était de moi !

Personnellement j'évitais tout contact. Je ne voulais pas entamer une aventure de quelques jours. D'ailleurs, et malgré mes efforts pour l'oublier, je restais très marqué par la disparition de Manuela.

Notre hôtesse multipliait les prévenances vis-à-vis de moi. A table j'étais toujours servi le premier, mon verre contenait en permanence un petit vin délicieux. Tout était prétexte pour me caresser la main ou me prendre par le cou.

"Par amitié, disait-elle, je suis tellement contente de voir des soldats français."

Bien sûr Pedro s'était aperçu du petit manège, il faut dire que ça crevait les yeux.

- T'es con, me disait-il, qu'est-ce que ça peut faire ? Personne n'en saura rien !

- Pour faire l'amour il faut en avoir envie et ça ne me dit rien. D'abord je la trouve vieille et moche, alors n'insiste pas...

On évita d'en reparler !

Les jours se déroulèrent paisiblement à Azac. Les habitants étaient d'une gentillesse incomparable envers nous.

C'était à qui nous donnerait du vin, de l'eau de vie, des aliments frais. Mais ce petit paradis ne devait pas durer. Le 23 décembre 1944 nous apprenions que nous devions partir en Alsace.

D'après le lieutenant on devait remplacer la division Leclerc qui était appelée à combattre sur un autre front.

Le 24 décembre 1944 je reçus un courrier de madame Maréchal qui me transmettait une lettre de sœur Marie-Laure.

Mon petit ourson,

J'ai bien reçu ton petit mot. Mais si ! Tu es digne de moi, la preuve c'est que tu as eu la franchise de me dire la vérité. Dans notre vie à deux il n'y aura jamais de secrets l'un pour l'autre. Bon, tu as eu une petite aventure sans lendemain. Mon amour pour toi c'est autre chose. Il est basé sur l'amour du Christ, digne et sans faiblesse. Je sais que tu reviendras de ce champ de bataille dont tu me parles, et que nous ferons notre vie ensemble, avec des enfants que nous adorerons.

Je t'embrasse bien fort comme je t'aime.

Agnès

C'était la nuit de Noël. Un office religieux devait avoir lieu à Braud. Pedro voulait y assister et je l'accompagnai avec un peu de réticence. Ces cérémonies religieuses m'angoissaient et j'aurais préféré passer la nuit de Noël seul avec mes pensées.

L'église était pleine à craquer. Beaucoup de personnes des villages voisins assistaient à l'office. Plusieurs soldats français étaient présents à cette messe de Noël avant de repartir pour le front.

Agenouillé sur mon prie-Dieu, je me recueillis dans le silence de mon esprit. Je n'étais jamais retourné à un office religieux depuis ce dimanche de juillet où j'avais accompagné Manuela à la messe dans l'église de Gergy.

Je la revoyais ; l'après-midi, danser le flamenco et rire, rire du bonheur qui lui était donné, rire de m'aimer, rire à la vie si précieuse, rire en m'embrassant. Je sentais les larmes me monter aux yeux... Il ne fallait pas pleurer... Tu n'avais plus le

droit de pleurer... Un homme ne pleure pas et tu es un homme maintenant et en plus un soldat qui doit faire la guerre à l'injustice... !

Puis Marie-Laure m'apparut dans toute sa religieuse beauté ! Elle regardait le Christ qui lui tendait les bras. Ses yeux levés vers le ciel elle parlait avec lui comme s'il était vivant devant elle.

Je les aimais toutes les deux ! Je ne voulais pas les perdre, mon cœur était assez grand pour y abriter deux amours. Cette révélation ne me quitta jamais et dans les mois qui suivirent j'avais toujours mes deux amours complémentaires à côté de moi !

Le prêtre parla longuement des soldats de la France qui portaient combattre sur la terre alsacienne.

"Prions Dieu pour eux, pour que la justice soit avec eux. Pour qu'ils aillent défendre notre liberté dans la paix du Christ !"

Madame Harry nous avait invités, Pedro et moi, à passer la soirée de Noël chez elle. Je la regardai un peu plus attentivement. Ce soir-là elle me sembla plus jeune et plus belle... Allez savoir ce qui se passe dans une tête d'homme... !

Nous devons donc recommencer la bagarre, revoir des horreurs et des sacrifices. Le répit était court, trop court...

Par moment je regrettais de m'être engagé dans l'armée, je serais si bien chez moi, à me faire dorloter un peu par ma mère, et, qui sait... j'aurais peut-être oublié Manuela dans les bras d'une autre fille, sœur Marie-Laure par exemple.

Je ne me voyais pas faire l'amour avec sœur Marie-Laure... C'était une femme comme les autres bien sûr ! Physiquement il n'y avait pas d'exception ! Mon cœur battait très fort quand je pensais à ça, jamais je n'oserais la prendre. Pourtant il m'est arrivé à plusieurs reprises d'avoir envie d'elle... J'en concluais que le désir serait plus fort que moi et que si je me mariais avec Agnès je ferais d'elle une maîtresse ardente et exigeante à l'image de Manuela... !

Dans la nuit du 1^{er} Janvier 1945 notre bataillon arriva en Alsace en passant par Obernai. La relève des soldats du général Leclerc s'effectua sans incident.

Cependant un militaire qui conduisait un blindé nous demanda :

- Vous n'avez pas de chars ?

- Nos fusiliers-marins doivent arriver, répondit un sous-officier.

- A votre place je les aurais à zéro... !

Pourquoi cet avertissement ? Nous devons le comprendre quelques jours plus tard.

Le bataillon prit ses positions entre le Rhin et le canal du Rhône au Rhin. Notre commandant établit la défense sur deux lignes de résistance.

La première au sud de Boofzheim et la seconde à trois kilomètres au nord, à Obenheim.

J'étais à Boofzheim. Notre section de mortiers renforçait la 1^{ère} compagnie d'accompagnement.

Le 2 janvier nous installâmes nos mitrailleuses à la périphérie du village et nos mortiers au centre de la commune.

Tout était calme. Nous fîmes des réglages de tirs sur les routes d'accès à l'agglomération. Et puis ce fut le train-train quotidien avec le café du matin et les conserves américaines habituelles pour les autres repas. Chacun se débrouillait pour faire chauffer sa gamelle. Pedro et moi nous couchions dans une maison désaffectée. Il faisait très froid : une couche de neige de dix centimètres recouvrait les rues du village. Ce manteau blanc s'étendait au loin à perte de vue sur les champs

labourés. Ici et là quelques arbres fruitiers, dépourvus de leurs feuilles, coupaient l'horizon avec leurs squelettes gris et maussades.

Je prenais mes deux heures de garde à l'intérieur du local des pompiers où une mitrailleuse lourde avait été installée.

La lune éclairait ce paysage polaire et la neige m'éblouissait. Je croyais voir, derrière un arbre, des ombres dissimulées qui se déplaçaient petit à petit en avançant vers moi.

J'étais en alerte permanente : les deux mains rivées aux poignées de la 12,7, le doigt sur la gâchette, prêt à tirer.

J'avais envie de fumer une cigarette, mais je me souvenais, qu'une nuit à Ronchamp, j'avais allumé une cigarette en prenant ma garde, une rafale de mitrailleuse avait mit fin à mon désir de griller un peu de tabac pour me réchauffer le nez. Je n'avais pas été blessé... Une chance car je vis nettement partir les balles traçantes que tirait un soldat allemand depuis un petit bois à une trentaine de mètres de moi.

Les habitants de Boofzheim étaient sympathiques. Les filles nous souriaient au passage. Avant de venir ici je croyais que toutes les Alsaciennes étaient blondes avec des nattes dans le dos. J'en ai rencontré quelques-unes qui correspondaient à mon image, mais il y en avait bien d'autres, des brunes des rousses, que sais-je ?

Je regardais, en vain, le faitage des cheminées pour apercevoir des cigognes !

Mais voyons, Paul-René, en hiver les cigognes sont parties dans les pays chauds !

Où avais-je la tête... ?

Dans mon enfance j'avais un livre d'images où une cigogne tenait un bébé dans son bec et le déposait dans une maison. Une fille blonde lui ouvrait les bras en souriant. Pendant longtemps j'ai cru que les cigognes apportaient les bébés aux mamans avec leur bec ! Comme c'était beau l'innocence... !

Le lendemain nous fîmes un peu mieux connaissance avec les gens du village. Les personnes âgées ne parlaient pratiquement pas le français. On nous invitait, quelquefois, à venir boire un petit verre de vin blanc d'Alsace, je le trouvais excellent. Moi qui vénértais le vin de Bourgogne, je changeai un peu d'avis, mais un peu seulement ! Où le chauvinisme ne va-t-il pas se placer ?

Je remarquai que dans plusieurs endroits des affiches représentant le Général de Gaulle étaient placardées sur les murs ou dans les anciens arrêts de bus. Le général tenait à être présent.

Pedro avait trouvé une nouvelle compagne...

Un vrai tombeur ! Ce Pedro !

Elle nous faisait réchauffer nos conserves en ajoutant souvent un peu de porc frais avec quelques légumes. J'étais très discret et je m'éclipsais toujours au moment où je jugeais ma présence indésirable. Pedro ne me faisait pas de confidences. Et c'était bien comme ça... En reconnaissance je ne lui posais jamais de questions.

Dans la nuit du 4 au 5 janvier 1945 plusieurs obus allemands tombèrent sur Boofzheim et dans les environs. Au matin, nous apprîmes que des patrouilles ennemies avaient encerclé les postes militaires français de Rhinau et de Friesenheim. Nos troupes se dégagèrent grâce à un fort appui de fantassins.

Dans les nuits du 5 au 6 et du 6 au 7 janvier 1945 une pluie d'obus s'abattit sur Boofzheim provoquant des dégâts importants dans les maisons d'habitation.

Pendant mes deux heures de garde je fus particulièrement vigilant.

A Boofzheim je ne connaissais ni le lieutenant qui nous commandait, ni l'adjudant. Le chef de bataillon avait certainement pris d'autres dispositions.

Le 7 janvier, dès huit heures du matin, l'ennemi attaqua le long du canal du Rhône au Rhin avec des blindés. De violentes concentrations d'artillerie allemande prirent à parti les relèves françaises à Rhinau et à Friesenheim.

Nos batteries de mortiers étaient positionnées sur le bord du village de Boofzheim, derrière une maison.

L'adjudant monta dans le clocher de l'église pour mieux diriger les tirs à l'aide d'une lunette d'approche. Dès que le jour se leva nous commençâmes à ouvrir le feu sur l'infanterie ennemie qui progressait le long du canal du Rhône au Rhin.

Nous tirions obus sur obus, à tel point que nous amenions les munitions avec des brouettes pour pouvoir alimenter les batteries de mortiers en continu.

Dans l'après-midi un obus allemand tomba à quelques mètres de nous sans éclater !

Merci ! Merci à qui ? A la chance ? Au destin ? A Dieu ? Comment le savoir ? D'ailleurs qui peut le savoir ? Il ne faut pas chercher à comprendre...

Nous étions en alerte permanente, chacun de nous sentait que la situation était grave et que l'ennemi allait accentuer son offensive.

Le 8 janvier vers seize heures un groupe d'une cinquantaine de combattants allemands fit son apparition au nord de Boofzheim. Nos soldats résistèrent vaillamment à leur attaque.

Cependant l'étau se resserrait. Nous apprîmes par l'adjudant que d'importantes forces allemandes occupaient les berges du canal du Rhône au Rhin. Nous gardions l'espoir d'être libérés par une contre-attaque de nos blindés !

Complètement épuisé, je trouvai refuge dans une ancienne cabine frigorifique désaffectée qui se trouvait sur la place en face de l'église. La porte était entr'ouverte, une chaleur plus clémente régnait à l'intérieur. Je mangeai quelques biscuits et j'attendis en somnolant. J'ai toujours eu le don de profiter de quelques instants de répit pour me reposer, même dans les situations les plus critiques.

Vers vingt heures un sergent vint me dire de rejoindre notre compagnie. Nous devons nous replier sur Obenheim.

Dans la nuit du 8 au 9 janvier entre vingt-deux heures et deux heures du matin nous évacuâmes Boofzheim. L'artillerie française couvrait notre repli.

Le pont entre Boofzheim et Obenheim sauta, nous étions maintenant isolés provisoirement de l'ennemi.

Quand nous arrivâmes à quatre heures du matin à Obenheim on nous informa qu'il ne fallait pas ouvrir nos sacs car nous allions continuer de nous replier sur Gerstheim.

A six heures du matin, contre-ordre, nous devons organiser la défense sur place dans le village.

Avec un autre soldat, je fus placé au premier étage d'une maison évacuée, du côté est d'Obenheim. Devant nous, à deux cents mètres environ se trouvait une forêt que je jugeai peu importante, à en croire la dimension des contours.

La section de mitrailleuses où était Pedro, avait pris position dans un autre emplacement. Cette séparation m'était pénible. Chaque fois que nous étions loin l'un de l'autre je ressentais un petit pincement au cœur.

Le soldat que l'on avait posté avec moi, avait la figure brûlée à la suite d'un accident. Comme armes défensives on nous avait attribué deux fusils lance-grena-

des, autrement dit pas grand chose. Nous étions très vulnérables et dans le cas d'une attaque directe nous ne tiendrions pas longtemps avant d'être tués ou fait prisonniers.

Il fallait faire avec !

Tous les soldats furent placés en première ligne.

Les sous-officiers devaient effectuer eux-mêmes les tirs des mortiers.

Je pris la décision de manger quelques biscuits avec du chocolat. Mon compagnon ne mangea pas, il souffrait beaucoup de ses brûlures. L'artillerie ennemie commençait à nous pilonner sans relâche.

Le matin, un sergent m'avait remis une lettre arrivée par le dernier courrier ayant réussi à passer sur la route de Gerstheim qui était encore libre. Je ne connaissais pas cette écriture !

Mon cher Paul-René

Nous pensons souvent à toi avec papa et maman.

J'ai demandé ton adresse à la gendarmerie de Sassenay pour t'envoyer ce petit mot. Nous, ça va, Stéfano travaille toujours à Chalon, Tonino est resté chez Grand et Alexandro est retourné à l'école. Moi je reste avec maman, elle t'aime bien et on parle souvent de toi toutes les deux. J'espère que tu vas bientôt revenir et que tu viendras nous voir.

Je pense beaucoup, beaucoup à toi. Je t'embrasse très, très fort.

Daniella

Je me souvenais de Daniella. Je m'étais aperçu qu'elle était un peu amoureuse de moi quand elle venait nous voir, un peu trop souvent, dans la Verdine où je couchais avec Manuela. Pour moi c'était une gamine et je n'y attachais aucune importance. Je crois qu'elle avait seize ou dix sept ans. Plus tard elle se marierait certainement avec un Tsigane et elle ne penserait plus à moi.

Un obus tomba à côté de la maison où j'étais en position. Des éclats vinrent s'écraser sur les murs pulvérisant les volets de la fenêtre à côté de moi. Des fantassins allemands sortirent en courant de la forêt qui était en face de nous.

Nos mitrailleuses ouvrirent le feu obligeant les attaquants à se coucher pour ne pas être blessés.

Depuis le premier étage où nous étions placés nous dominions bien le combat qui se déroulait sur les terres labourées devant nous. Sur la gauche, dans un petit fossé des soldats ennemis nous tiraient dessus avec des mitraillettes. J'étais peu habitué à manier le fusil lance-grenades et c'est après plusieurs essais que je parvins à placer une grenade à proximité des assaillants. Se voyant repéré un groupe de cinq Allemands déboucha du fossé et se mit à courir dans notre direction. Ce n'était pas avec nos deux fusils et notre revolver qu'on pourrait les arrêter !... Que faire ? Il fallait évacuer la maison quand soudain un tir de mitrailleuse les stoppa net et les obligea à se replier en rampant. Ouf ! Merci gars, sans toi nous étions foutus...

L'artillerie allemande continuait de nous pilonner sans arrêt, le bruit des éclatements d'obus me perçait les oreilles.

Pour me faire comprendre de mon compagnon j'étais obligé de lui parler très fort à l'oreille. Il souffrait de plus en plus de ses brûlures. Je lui dis d'aller se reposer dans un coin de la pièce et que je me débrouillerais tout seul.

Un soldat français vint nous trouver, il nous apportait du ravitaillement et des nouvelles de la bataille.

"Le commandant vous fait dire de tenir bon : nous allons bientôt être délivrés par le BM11 avec nos chars de la 5^{ème} DB. Une de nos compagnies avance du côté du canal."

Dans la matinée l'artillerie allemande lança des tracts par obus éclatants. Je les voyais tomber en zigzagant depuis ma fenêtre, je réussis à en récupérer un :

Soldats de la 1^{ère} DMI. Des forces allemandes importantes vous ont encerclés. Rendez-vous. Acceptez une captivité qui n'est pas déshonorante dans le respect de la convention de Genève.

Le tout était imprimé en rouge.

Me rendre ? Moi ? Jamais... ! Je préférerais me faire tuer.

Furieux, je pris mon fusil et je tirai des grenades du côté du fossé où les soldats allemands s'étaient réfugiés après avoir essuyé le tir de la mitrailleuse. Mais aucune réaction n'eut lieu. La nuit commençait à tomber et l'artillerie ennemie continuait à nous harceler.

Nous étions complètement isolés dans cette maison. Je ne pouvais pas compter sur mon camarade de combat qui avait de la fièvre et qui grelottait de froid couché contre une paroi du local. Je pensais que le danger ne pouvait venir que de l'extérieur. Il était évident que l'ennemi allait chercher à pénétrer dans le village pendant la nuit.

Je m'appliquai de mon mieux à barricader toutes les portes avec des meubles récupérés dans les autres pièces de la maison.

Je mangeai une boîte de pâté et des biscuits. Nous avions trouvé une bouteille de rhum cachée dans le fond d'une armoire, j'en bus trois lampées à même la bouteille, l'alcool me grisa et j'étais prêt à vendre chèrement ma peau. Mon copain refusa la nourriture. Ma parole, il allait claquer si ça continuait !

Que faire ?

Je descendis dans la rue. Des balles sifflaient en permanence : il fallait courir vite pour traverser le passage. Dans la maison d'en face plusieurs soldats français attendaient d'être engagés dans les combats. J'expliquai rapidement ma situation. Deux soldats me suivirent et descendirent le malade dans la maison qui était chauffée.

"Nous allons appeler le toubib, me dit l'un d'eux."

Je remontai, soulagé d'un poids qui m'oppressait. Je m'installai pour la nuit en m'enroulant dans mes couvertures et je m'endormis malgré le bruit d'enfer de l'artillerie.

Le lendemain 10 janvier 1945, je repris ma garde à la fenêtre du premier étage. Dans la matinée, à nouveau, des tracts tombèrent dans les rues et sur les toits des maisons.

Le harcèlement de l'artillerie devenait de plus en plus violent, on entendait nettement le bruit des autocanons qui tiraient sans cesse en se déplaçant.

Deux avions français attaquèrent les blindés allemands sur la route de Boofzheim. Des parachutages de vivres mais aussi de munitions et des médicaments furent effectués dans l'après-midi. Une bonne partie des parachutes dérivèrent vers les lignes ennemies et furent donc irrécupérables...

En fin d'après-midi le soldat qui faisait l'estafette vint me voir.

- On a emmené ton copain à l'infirmerie, me dit-il.

- Où en est la situation ? demandai-je.

- Pas bonne. Nous sommes complètement encerclés et nous manquons de munitions. De plus le BM11 et nos chars ont été stoppés.

Il ne faut pas que tu restes tout seul ici, ajouta-t-il, tu vas te faire cravater, il vaut mieux que tu rejoignes les copains dans la maison d'en face.

Le village était en feu, de grandes flammes jaunes éclairaient le ciel. La bagarre continuait avec rage, j'entendais le crépitement des mitrailleuses, les éclatements des obus qui s'approchaient de plus en plus de moi. J'aperçus des soldats allemands, habillés en blanc, qui sortaient en courant de la forêt de Daubensand.

Je décidai de rejoindre les copains dans la maison d'en face. La situation n'était pas meilleure. Je me postai sur le perron de la porte d'entrée pour surveiller la rue et au bout d'un moment je vis des soldats allemands qui longeaient les murs. Je rentrai vite avertir mes compagnons de ce qui se passait.

Nous sortîmes dans la rue, carabine et mitraillette au poing.

Personne !

Pourtant je n'avais pas rêvé, il y avait bien des soldats ennemis qui s'avançaient vers nous !

Un caporal me dit :

"T'es complètement cinglé, les Allemands ne sont pas dans le village."

Je le regardai sans répondre.

Nous apprîmes par l'estafette du commandant, qui allait porter les nouvelles de section en section, que trois parlementaires allemands avaient été refoulés.

Les bombardements avaient mis hors d'usage de nombreux véhicules, mais aussi dix fusils-mitrailleurs, huit mitrailleuses 7,6, six mitrailleuses 12,7 et deux canons de 57. C'était une information que venait de nous donner l'envoyé du commandant. Vers dix-neuf heures, le soldat-coursier revint nous voir pour nous tenir au courant des derniers événements :

"Les Allemands ont réussi à pénétrer dans le village, on n'a pratiquement plus de munitions, deux chars ennemis ont été détruits, le commandant vous demande de lutter jusqu'au bout, tant que vous aurez des munitions. Je reviendrai dès que j'aurai d'autres renseignements. Tenez bon, on devrait être délivrés bientôt."

Nous partîmes à la rencontre de l'ennemi, mitraillette au poing et grenades dégoupillées.

Nous avions à peine parcouru cent cinquante mètres que nous vîmes un groupe de soldats allemands qui avançait prudemment en rasant les murs. Le caporal-chef* nous ordonna de nous camoufler derrière une maison.

"Ne bougez pas, laissez-les passer et attaquez à la grenade dès que je vous le dirai."

Une automitrailleuse allemande déboucha dans la rue juste au moment où nous allions attaquer à la grenade.

"Ne bougez-pas, dit le caporal-chef."

Nous regagnâmes la maison qui nous servait de refuge provisoire. Les habitants s'étaient réfugiés dans la cave. Je descendis leur parler. Il y avait trois femmes et deux enfants. Subitement je vis quelqu'un qui s'engageait dans l'escalier, je dégainai mon revolver, prêt à tirer... C'était un soldat français, heureusement pour tous !... Il me donna le mot de passe pour la soirée :

"Demande : permission... !

Réponse : bientôt... "

* c'était le plus haut gradé de notre groupe

C'était de l'humour noir. Nous avions perdu l'espoir de nous en sortir... C'était foutu ! Que faire ? Essayer de passer à travers les lignes allemandes et regagner les troupes françaises ? J'y songeai, mais je ne savais absolument pas de quel côté me diriger... Me cacher dans une cave ou dans un grenier ? Sans la complicité d'un habitant je serais découvert rapidement...

Vers vingt heures un caporal nous informa qu'un char allemand avait pénétré jusqu'au centre du village et tirait sur le PC du commandant situé dans l'hôtel de Ville.

Vers vingt-deux heures le même soldat revint nous dire qu'il fallait nous préparer à nous rendre. Ordre du commandant.

"Détruisez vos armes et dirigez-vous les mains en l'air vers la mairie."

Je ne pouvais accepter ça. Comment faire ? Je ne connaissais personne dans le village qui puisse m'aider.

Machinalement, je démontai mon revolver en pièces détachées, ainsi que ma carabine. Je jetai ces éléments dans tous les sens.

On se regarda sans rien dire, le visage fatigué. Au bruit d'enfer succédait un silence pesant, angoissant.

Un caporal dit :

"Nous n'avons pas le choix, nous ne pouvons pas traverser les lignes maintenant, nous risquons de nous faire descendre..."

Nous partîmes les mains en l'air pour rejoindre la place de l'Hôtel de Ville. Les rues étaient jonchées de cadavres d'animaux, de fils électriques, de gravats de toutes sortes. Des flammes sortaient de partout. Pratiquement toutes les maisons étaient plus ou moins détériorées, quelques-unes détruites à 80%.

Quand nous arrivâmes sur la place de la Mairie, le commandant du bataillon était là. Un char allemand stationnait devant nous. L'officier qui commandait le blindé, était debout dans la tourelle. Son uniforme noir lui donnait un air sinistre qui augmentait encore notre angoisse. Il portait sur nous un regard froid, sans haine, avec peut-être un peu de commisération.

Nous entendîmes des cris qui venaient d'une cave voisine, puis des coups de feu. Des soldats allemands sortirent de cette maison, avec un air hagard. Ils passèrent devant nous sans nous regarder.

Le commandant nous fit aligner par rangées de trois, il compta environ deux cent cinquante prisonniers valides. Nous étions au moins six cents au départ ! Je cherchai en vain Pedro !

Où sont les autres ? Tués ou blessés ?

Le commandant nous dit encore :

"Ne faites pas les cons. Ceux qui ont des grenades ou d'autres armes, donnez-les."

Ainsi mourut le Bataillon de Marche N° 24 de la 1^{ère} Division Française Libre. Le 27 novembre 1942, il tint la porte de Djibouti pour mieux l'ouvrir le 28 décembre 1942 à la France Libre. Le 10 janvier 1945, il mourut pour tenir fermée la porte de Strasbourg.

J'étais prisonnier des Allemands. Je revoyais le soldat de la 2^{ème} DB qui nous disait du haut de son "Sherman" quand nous sommes arrivés à Obernai :

"Vous venez nous remplacer. Vous n'avez pas de chars ?

A votre place je les aurais à zéro !"

C'était le 1^{er} janvier 1945...

Mes oreilles bourdonnaient. J'entendais, en continu, le sifflement des balles et les éclatements des obus dans ma tête.

La gendarmerie allemande nous emmena à pied sur les routes verglacées

d'Alsace. Je marchais comme un automate.

En m'engageant dans l'armée de libération j'avais envisagé d'être tué ou blessé, mais jamais d'être fait prisonnier... !

Etait-ce un déshonneur ? Je le pensai... Mais je n'avais pas eu le choix...